

LA RESILIENCE DE FELICITE COMME DYNAMIQUE EXISTENTIELLE DANS UN CŒUR SIMPLE DE GUSTAVE FLAUBERT

Augustin NOMBO

Université Marien N'gouabi, République du Congo

nombo2016@gmail.com

Résumé : Une certaine forme de résilience transformative existe dans *Un Cœur Simple*, permettant à Félicité d'aller de l'avant, de goûter, de nouveau, à « la substantifique moelle » de la vie, malgré les cataclysmes émotionnels. En dépit de la charge émotive liée aux décès cycliques, l'héroïne poursuit son travail d'aide auprès des autres, processus à la fois bénéfique et réparateur sur le plan endogène, et utile pour la postérité. Ne s'agit-il pas d'un signe de sa capacité de résilience ? Quoi qu'il en soit, c'est à travers cette démarche qu'émerge la figure héroïque de Gustave Flaubert dont le rôle est désormais pleinement assumé, en dépit de son épilogue dramatique.

Mots-clés : Amour, Flaubert, Félicité, Résilience, Souffrance.

Abstract : A certain transformative form of resilience exists in *Un Cœur Simple* allows to Félicité keeps on, to taste again, « at the substantific » of the life despite emotional cataclysm. Spite of emotive charge link to cyclic deaths, the heroin carry on his work as a helper in front of others, process that both benefic and treater in endogenous plan, and useful for the prosperity. Is it not a capacity sign of resilience ? Whatever it is, by this approach that grows up Gustave Flaubert's heroic figure which aims to assume completely forever, despite his dramatic epilogue.

Key Words : Love, Flaubert, Félicité, Resilience, pain.

Introduction

La lecture du conte de Gustave Flaubert intitulé, *Un Cœur Simple*, pourrait nous amener à considérer cet écrivain comme un « maître de la résilience ». Cette dynamique existentielle y transparait. Car, la définition que donne B. Cyrulnik (1999, p.9) du mot résilience s'applique, dans une certaine mesure, à cette œuvre : la résilience désigne l'aptitude à survivre à des événements particulièrement douloureux. C'est plus qu'une simple capacité de résister, c'est également une dynamique qui permet à la personne de réagir positivement, de construire une

existence relativement satisfaisante, suite aux perturbations existentielles. Cette résilience est caractéristique d'une « personnalité blessée mais résistante, souffrante mais heureuse d'espérer quand même » B. Cyrulnik (1999). Elle s'articule en effet autour de deux composantes : la première est une souffrance telle qu'elle peut mettre en péril toute chance de bonheur dans le déploiement de la vie, la seconde est une transformation de statut, de passer d'un état initial (de victime) à un autre final (d'acteur), comme le souligne .Y. Reuter (1997). C'est donc cette capacité dont parle S. Vanistendael (1996, p.9), d'offrir « une résistance à l'adversité par une dynamique existentielle, une volonté de s'en sortir et d'aller vers ».

Ce conte de Gustave Flaubert semble nous offrir un terrain favorable pour déceler cette présence diffuse de la résilience, en considérant le parcours de la vie de Félicité, servante de province. Celle-ci renferme en elle cette capacité, qui est au cœur du récit : c'est justement un processus, qui s'y déroule, et qui permet au personnage de mener une existence relativement normale malgré de graves traumatismes endurés. De plus, elle les dépasse et aucun drame personnel ne peut d'ailleurs la conduire à une psychopathologie.

L'objectif de cette étude est d'appliquer le concept de résilience au conte, *Un Cœur Simple*, afin de révéler le processus « d'un merveilleux malheur » qui transparait dans l'évolution du comportement de Félicité, comportement puisant sa source transformationnelle dans les souffrances.

Ainsi, nous nous intéresserons à la résilience chez Félicité qui est d'abord celle d'une psyché en devenir, bien qu'initialement en souffrance. Comment Félicité se construit-elle après avoir subi autant de malheurs ? De plus, comment Félicité survit-elle au malheur ? En d'autres termes, comment fonctionne la résilience dans ce conte de Gustave Flaubert ? C'est d'ailleurs l'inévitable question à laquelle doit répondre très concrètement tout individu qui passe ou est passé par une situation particulièrement traumatisante. Il tire avantage de tous les décès de ses proches pour s'améliorer, pour continuer à vivre et à espérer.

Aussi émettons-nous l'hypothèse, selon laquelle le malheur aide Félicité à s'adapter à la vie et à la mener vers une croissance post-traumatique en lui donnant l'occasion d'intégrer un changement psychologique positif. Autrement dit, comment ces événements permettent-ils à Félicité de se reconstruire ?

Dans ce qui suit, nous allons nous servir de l'approche « psychodynamique » de B. Cyrulnik afin de montrer que le conte *Un Cœur Simple* offre au lecteur l'occasion de réfléchir sur le « merveilleux malheur » que constitue la vie de Félicité qui donne un sens à ses souffrances et trace une nouvelle direction à sa vie. Cette approche, très médiatisée à la suite de la publication du livre de B. Cyrulnik, intitulé *Un merveilleux malheur*, a apporté une notion d'espoir : si le malheur n'est pas une destinée, cela veut dire que chaque individu qui le vit peut s'offrir les chances de s'en sortir. Cette notion témoigne donc que tout individu est capable d'aller de l'avant et de réussir à vivre, en dépit de multiples traumatismes. Cela change le regard de tout individu sur le malheur qui l'aide à puiser, au fond de lui, la force de survivre.

C'est dans cet esprit que nous suivrons le parcours de Félicité en examinant d'abord le fardeau des souffrances comme le levain de la résilience, et ensuite les bienfaits du réseau relationnel avant d'aborder enfin l'apprentissage de Félicité à l'amour, à travers le perroquet, l'animal de compagnie.

1. Le ressort invisible

Le parcours de Félicité est profondément marqué par des situations traumatiques, la perte des êtres chers (Fischer, Gustave- Nicolas, 1994) et surtout la déception amoureuse ; cette charge traumatique fermenterait chez le personnage la capacité résiliente, de croître vers quelque chose de nouveau. S. Vaninstendael, et J. Lecomte (2000).

En effet, l'enfance de Félicité est singulièrement émaillée de pertes familiales. Cette fille de petits paysans normands est précocement orpheline de père, puis

de mère: « Son père, maçon, s'était tué en tombant d'un échafaudage. Puis sa mère mourut, ses sœurs se dispersèrent ». G. Flaubert (1966, p.20). Selon A. Fauve-Chamoux (1984, p.11), c'est donc une perte définitive de la « famille souche » à laquelle elle était naturellement attachée et qui constitue des « figures irremplaçables ». A. Sauteraud (2012, p.13). Dans cette perspective, la mort vient en effet clôturer l'existence des êtres qui lui sont chers, la privant à jamais de leur présence physique, de leur intimité, d'instantanés simples ou importants à partager avec eux ainsi que des liens d'affection qui les unissaient et à partir desquels elle aurait pu se construire ou évoluer. Cette désagrégation progressive de la famille est d'ailleurs une véritable épreuve pour le personnage. Ce deuil semble, par nature, une souffrance, une douleur déchirante du cœur et du corps. La souffrance et la douleur sont tellement présentes qu'elles envahissent toute la vie de celle qui les éprouve. C'est également un choc qui est assimilé aux événements douloureux. Ceux-ci peuvent perturber l'existence et susciter le déséquilibre moral du personnage. Mais Félicité n'exprime aucunement le sentiment de solitude affective, ni d'émotion, ni de perte d'intérêt pour autrui et pour la participation à des activités sociales ; et pourtant Félicité, moins traumatisée, n'a d'autre issue pour survivre que de mettre de côté sa souffrance et les émotions qui s'y rattachent. Alors trouve-t-elle la solution opératoire : être au service d'un fermier qui « la recueillit, et l'employa toute petite à garder les vaches dans la campagne ». G. Flaubert (1966, p.20). Si le personnage s'engage dans cette activité, c'est pour maintenir à distance les souvenirs des défunts, les pensées associées à leur perte et toutes les émotions qui leur sont liées. Nous pouvons en déduire qu'au lieu de s'enfoncer dans la tristesse et la dépression, Félicité parvient à y faire face, à rester optimiste et confiante en la vie.

Par voie de conséquence, nous comprenons que Félicité apprend à composer avec l'absence, le manque et la perte, elle acquiert alors l'aptitude et une flexibilité à supporter le deuil au point de le dépasser. Ainsi, l'écrit G-N. Fischer (1994, p.10) : « Paradoxalement donc, c'est lorsqu'on doit affronter la mort que l'on apprend à vivre ». Le personnage qui passe par une épreuve extrême en éprouve certes les

stigmates, mais est en même temps transformé par elle. Il en vient notamment à se demander s'il a des raisons de se battre, ce qu'il n'a pas l'occasion de faire habituellement. La garde des vaches n'est pas anodine, elle acquiert un sens dans la vie future de Félicité, celui d'anesthésier la douleur intérieure, de dépasser son sentiment de culpabilité pour ne pas être responsable de la disparition de son entourage familial. Cette tâche nous dit long déjà de l'énergie d'investissement qui ne peut que s'accroître, car elle lui offre la possibilité d'emprunter un chemin et à le suivre jusqu'à ce que Félicité se sente suffisamment en paix avec elle-même pour reprendre pleinement pied dans la vie. Elle est alors capable de vivre autrement, pour avoir intériorisé la disparition de ses parents. Nous pouvons considérer que le personnage flaubertien a appris progressivement à accepter pleinement le caractère définitif de la perte, à ajuster le modèle d'attachement qui l'unissait aux défunts et à définir de nouveau sa vie. Alors la douleur profonde ressentie par le personnage s'atténue-t-elle en même temps que se restaurent un sens de la vie ainsi qu'un sentiment de satisfaction dans la vie.

Au demeurant, si le ciment familial se disloque progressivement, il ouvre cependant la voie à la misère et aux humiliations dont sera victime Félicité. Placée comme fille de ferme non loin de sa maison natale, elle est maltraitée, bannie et accusée injustement de vol: « Elle grelottait sous les haillons, buvait à plat ventre l'eau des mares, à propos de rien était battue, et finalement fut chassée pour un vol de trente sols, qu'elle n'avait pas commis » G. Flaubert (1966, p.20). Ce personnage, ayant perdu les attaches familiales, semble désarmé et ne peut que subir des injustices : le verbe « grelottait », les syntagmes « eau de mare » et le substantif « haillon » dénotent un contenu au champ lexical de la souffrance et de la misère du personnage.

Aux souffrances familiales et à la maltraitance se mêle d'ailleurs une autre épreuve extrême entraînant généralement chez le personnage un véritable changement de personnalité, une métamorphose intérieure, celle de la déception amoureuse. Lorsque Théodore la courtise, Félicité pense au mariage et, pieuse

catholique, défend difficilement sa vertu. Le jeune homme, sans scrupule, l'abandonne pour un meilleur parti et épouse une veuve propriétaire dans la région : « Le moment arrivé, elle courut vers l'amoureux. A sa place, elle trouva un de ses amis. Il lui apprit qu'elle ne devait plus le revoir. Pour se garantir de la conscription, Théodore avait épousé une vieille femme très riche, Mme Lehoussais, de Toucques » G. Flaubert (1966, pp.22-23). La rupture amoureuse reste pour Félicité un deuil, une expérience à traverser, caractérisée par la douleur et la tristesse. P. Ariès (1975, p.189). C'est justement un bouleversement qui déclenche les mêmes traumatismes psychologiques qu'un décès. L'héroïne subit donc un sevrage brutal, qui entraîne une sensation physique de manque, avec ce sentiment terrible de vide : « Ce fut un chagrin désordonné. Elle se jeta par terre, poussa des cris, appela le bon Dieu, et gémit toute seule dans la campagne jusqu'au soleil levant » G. Flaubert (1966, p.23). Incapable de contenir plus longtemps son « chagrin », elle laisse cours à son émotion : les « cris » témoignent de la profondeur de douleur, d'une manière très significative. Il nous semble que c'est une façon d'exorciser le deuil engendré par la rupture amoureuse. Ainsi cette rupture nous paraît-elle très physique, car la servante se lamente, exprime extrêmement sa douleur en poussant des cris pour s'en libérer. C'est aussi une façon de se montrer forte et endurente devant l'entourage, même lorsqu'elle s'affaiblit. En comprenant les raisons de la rupture, Félicité embrasse donc la béance qui fracture son être pour « se réconcilier avec elle-même » C. BOUSTANI (2003). Après tout, elle demeure sursitaire et, de ce fait, elle a tendance à beaucoup apprécier les bienfaits de la vie. Elle a maintenant envie de vivre, et développe la vertu de la tolérance à l'égard de tout le monde. Puis, elle essaie de comprendre le comportement des gens et va bien plus loin.

Nous pouvons supposer que sa solitude, son bannissement et le préjudice qu'elle a subis restent pourtant une source de souffrance, mais il y a, chez le personnage, une sorte de « blindage émotionnel » qui n'est en rien un repli sur soi. Puisqu'après ces épreuves, Félicité prête moins d'attention aux petites misères de la vie, elle relativise les choses et ne se considère plus comme une victime. Félicité

est certes devenue un être vulnérable, meurtri dans son corps et dans son âme, mais c'est précisément l'expérience de cette vulnérabilité qui est au cœur de sa survie en essayant de se projeter dans l'avenir pour une quête du mieux-être. Contrairement à Emma Bovary de G. Flaubert, qui s'évanouit parce qu'elle préfère « mourir » plutôt que faire face à la situation dramatique, Félicité adopte en effet une autre philosophie de vie, consistant à prendre les dispositions d'après les événements pour quitter les lieux de souffrance : « Puis, elle revint à la ferme, déclara son intention d'en partir ; et, au bout du mois, ayant reçu ses comptes, elle enferma tout son petit bagage dans un mouchoir, et se rendit à Pont-l'Évêque » G. Flaubert (1966, p.23). Dépitée, mais ambitieuse, l'héroïne quitte son emploi non qualifié de servante rurale et, par un heureux hasard, se place comme cuisinière en ville, à Pont-l'Évêque, dans un ménage d'une bourgeoise peu fortunée, veuve depuis 1809, chargée de deux enfants de sept et quatre ans. Ce départ demeure, de fait, un moyen d'exprimer son ressenti de manière objective. C'est également une révolte intérieure contre le malheur : elle ne se laisse pas atteindre par la déception ; elle doit trouver la solution en s'appuyant sur la réserve de ses ressources intérieures ; un défi lancé à soi-même, si elle parvient à s'en sortir, elle doit pouvoir passer à une autre occupation. Cela implique de considérer que Félicité a une énergie potentielle, laquelle peut se développer : accomplir une mission, celle de procéder à la reconstruction de sa propre personnalité entamée par la violence des épreuves, en étant au service des autres.

Le lot des souffrances telles que nous les avons identifiées, permettent à Félicité d'entrer dans un processus dynamique marqué par une désorganisation initiale et suivie d'un retour progressif à un état d'équilibre précaire. Ce processus secret de la résilience serait donc l'accumulation de la formidable énergie des sentiments de souffrance et de haine qui ne peuvent qu'être écartés sans disparaître de la psyché pour autant, pour tenter de survivre et d'aimer les autres.

2. Les bienfaits du réseau relationnel

Pour surmonter ces épreuves, Félicité doit puiser au fond d'elle-même des ressources latentes, morales, spirituelles et physiques, mais jusqu'alors insoupçonnées. Cette énergie potentielle implique des facteurs de protection, à savoir les facteurs affectif, cognitif et conatif, desquels relève de la résilience.

D'abord, les facteurs affectifs concernent essentiellement les relations chaleureuses que Félicité entretient avec les proches. L'affection des proches est une ressource utile dans toutes sortes de situations extrêmes. Cette solidarité procure davantage à un individu un supplément d'énergie qui l'aide à se construire. Comme le souligne A. Guédeney (1998, p.13) : « on n'est pas résilient tout seul, sans être en relation ». L'affection joue un grand rôle dans le parcours du personnage, maltraité par les duretés de la vie. Une relation de confiance s'installe progressivement entre elle et Mme Aubain en dépit de l'incompatibilité d'humeur de celle-ci. Nonobstant la tempête des événements douloureux (mort du père et de la mère, dispersion familiale, déception amoureuse), l'héroïne démontre ses qualités affectives auprès des enfants de Mme Aubain :

« Paul et Virginie, l'un âgé de sept ans, l'autre de quatre à peine, lui semblaient formés d'une matière précieuse ; elle les portait sur son dos comme un cheval... Cependant elle se trouvait heureuse. La douceur du milieu avait fondu sa tristesse » G Flaubert (1966, p.23).

A travers ce passage, il apparaît clairement que la douceur du milieu de sa maîtresse permet la reconstruction intérieure de Félicité. Son attachement, son amour pour les enfants lui permettent d'avoir un ancrage naturel dans cette famille et d'en tirer des bienfaits sur le plan affectif, comme par substitution de ses sœurs dispersées. Elle tient ainsi le rôle d'une « quêteuse » V. Propp (1973, pp.50-51), car elle représente l'héroïsme de la générosité lorsqu'elle fait face, par exemple, à un taureau furieux pour protéger sa maîtresse et ses enfants. Nous pouvons alors considérer que le nouvel environnement constitué par la famille de Mme Aubain serait le lieu du développement de l'affection propice au

pansement des lésions causées par les chocs récurrents qui ont troublé la vie de la servante : « Félicité lui en fut reconnaissante, comme d'un bienfait et désormais la chérit avec un dévouement bestial et une vénération religieuse. La bonté de son cœur se développa » G. Flaubert (1966, p.51). Cette vie de labeur forcené témoigne de sa bonté de cœur pour servir les autres. Il en est de même de la protection que Félicité apporte à sa maîtresse face aux manigances de Robelin et de Liébard, respectivement fermiers de Geffosses et de Toucques : « Tous deux offraient à leur propriétaire des poules ou des fromages. Félicité invariablement déjouait leurs astuces ; et ils s'en allaient pleins de considération pour elle » G. Flaubert (1966, p.24).

Ensuite, à côté des facteurs affectifs, agissent également les aptitudes cognitives. Félicité, résiliente, est capable de se fixer des objectifs et d'élaborer une stratégie pour y parvenir. De plus, elle analyse sa situation, ce qui lui permet de prendre des distances d'avec une souffrance qui risquerait de la submerger. Quand le narrateur raconte le passé de Félicité, elle ne le revit plus, on le reconstruit. Flaubert ne met en mémoire que ce à quoi on a été sensible. Il s'agit là d'une « nécessité de trouver un sens à l'existence » V. Frankl (1988, p.25). D'une expérience douloureuse, Félicité peut supporter une souffrance inévitable, à condition qu'elle lui trouve un sens. Ce sont ces aptitudes cognitives qui permettent au personnage de voir la situation sous un autre angle et de lui fournir une certaine consolation ; par exemple, la fréquentation de l'oncle de Mme Aubain : « L'habitude l'entraînant, il se versait à boire coup sur coup, et lâchait des gaillardises. Félicité le poussait dehors poliment : Vous en avez assez, Monsieur de Gremenville ! A une autre fois ! Et elle refermait la porte » G. Flaubert (1966, p.25). Il est évident que l'abus de l'alcool dérangeait la maîtresse de maison, mais c'est Félicité qui finalement trouve la solution à cette situation en éconduisant respectueusement l'oncle de la maîtresse.

Enfin, les processus conatifs renvoient à la volonté du personnage, à ses motivations. Félicité garde sa dignité morale. Sa volonté de se débrouiller

témoigne de sa rencontre avec Mme Aubain : « La jeune fille ne savait pas grand-chose, mais paraissait avoir tant de bonne volonté et si peu d'exigences, que Mme Aubain finit par dire : - « Soit, je vous accepte ! » Félicité, un quart d'heure après, était installée chez elle » G. Flaubert (1966, p.23). La maîtresse de maison considère que Félicité lui inspire confiance et que cette jeune fille désespérée qu'elle a devant elle, est en fait bourrée de capacités et qu'elle se débrouillera bien dans la vie, une fois intégrée dans la maison. Aussi cette rencontre suffit-elle pour que la jeune fille retrouve le goût de vivre et exerce plus tard une influence prépondérante sur la maison de Mme Aubain ; envers celle-ci, Félicité a une dette : Mme Aubain a réinjecté le désir de vivre à Félicité perdue ; elle lui doit sans doute en partie son invulnérabilité. C'est pourquoi elle obéit à des ordres avilissants ; elle le fait simplement pour rester en vie, elle fait taire la voix du cœur et de la raison, tout en se rendant compte qu'elle conserve la dernière, sinon la grande des libertés : choisir son « attitude dans n'importe quelle circonstance » B. Bettelheim (1972, p.10).

D'ailleurs, pour résister aux accusations gratuites de ses collègues, Félicité doit d'abord apprendre à ne pas se mépriser pour ce qu'elle subit. Pour paraphraser N. Chtcharanski (1988, p.9), « Sa survie était intimement liée au respect d'elle-même ». Rien de ce qu'elle pouvait faire ne parvint à l'humilier ; elle pouvait s'humilier seule en commettant quelque acte. Il est important de souligner que Félicité a tellement confiance en elle-même que rien de ce que les autres peuvent lui reprocher ne saurait l'humilier. Elle a assimilé ce principe, rien, ni les accusations, les moqueries, ni la tentative du viol ne parvient à lui faire perdre le respect d'elle-même et la confiance en soi. Cette réactivation offre donc la possibilité à Félicité de s'adapter à la situation d'adversité et de bénéficier ainsi d'une transformation de soi face à une épreuve qui permet d'atteindre un mieux-être, apprendre à aimer.

3. L'apprentissage à l'amour

Félicité, bien qu'elle soit victime des blessures émotionnelles et physiques, fait l'expérience unique et complexe de transformation de soi. Elle ressent certes l'injustice grave, comme quelque chose de normal, et prend la ferme décision de ne pas se laisser aller mais plutôt d'avancer. Privée d'amour dans son enfance, elle adopte ainsi de façon intime une nouvelle philosophie de l'existence, « apprendre à aimer » S. Edward (1996, p.30). Dans le cas d'espèce, nous focaliserons notre analyse sur les relations qui existent entre Félicité et le perroquet. Car non seulement celui-ci apparaît à la disparition de Victor, mais il représente un véritable amour que Félicité n'a jamais eu dans sa vie. Et elle construit une relation avec cet animal de compagnie.

En effet, le perroquet apparaît comme une possession absolue de Félicité. Ceci lui permet ainsi de faire table rase du passé et de construire par conséquent l'avenir. Ce n'est donc pas étonnant que l'héroïne accueille avec enthousiasme le perroquet, véritable bouée de sauvetage à laquelle Félicité s'accroche afin de résister à l'assaut des éléments déstabilisants de sa vie aliénante. C'est pourquoi l'héroïne éprouve ce sentiment le jour où l'oiseau est arrivé chez Mme Aubain : « Ce jour-là, il lui advint un grand bonheur » G. Flaubert (1966, p.52). Cela signifie que Loulou représente en principe pour Félicité un événement spécial et heureux. C'est en effet le plus beau jour de sa vie qui est celui où, pour la première fois, l'héroïne possède quelque chose à elle. Cela suppose que l'acte de posséder s'apparente à l'assimilation de soi-même pour Félicité. De plus, ici « objet » est vivant et proche de l'homme, étant donné que cet animal possède quelques caractéristiques anthropomorphiques. Le plaisir de posséder a une relation forte avec l'affection, autrement dit, il présente un amour que l'héroïne doit mériter et défendre. Comme le soulève Ellen Constans (1999, p. 52), la valeur de l'amour réside dans le dépassement de soi, il faut être prêt au sacrifice. Cet amour débouche sur la grande joie à chérir le perroquet par l'instruction : « elle entreprit de l'instruire ; bientôt, il répéta : charmant Serviteur, monsieur ! Je vous salue,

Marie ! » G. Flaubert (1966, p.54). En devenant l'oiseau de compagnie, le perroquet bénéficie de l'instruction et de la protection de l'héroïne, c'est ainsi qu'elle ne pouvait admettre sa comparaison à une « dinde, à une bûche ». Instruire le perroquet augmente naturellement la confiance et l'estime de soi, et favorise ainsi chez l'héroïne un apprentissage essentiel, celui du sens de responsabilités. Félicité, qui partage vie, espace et moments avec Loulou, sait qu'elle mérite la tendresse de son animal tout simplement parce qu'elle existe, car l'amour qui s'offre sans concessions et avec une âme pure est un amour fondé sur la joie spirituelle.

De même, l'amour de Félicité pour le perroquet acquiert davantage une dimension spirituelle. Cette dimension se lie à l'acte de Félicité qui fait empailler le perroquet, car lorsque le perroquet est vivant, il s'enfuit une fois de Félicité et ne lui obéit pas toujours, mais après sa mort, Félicité peut le garder dans sa chambre, croyant qu'il est Saint-Esprit. De fait, il n'est pas étonnant que l'intégration de l'oiseau dans la chambre finisse bien par se transformer en un grand moment de partage, d'autant plus que le perroquet empaillé devient encore plus sacré pour Félicité que le perroquet vivant : « Enfin il arriva,- et splendide, droit sur une branche d'arbre, qui se vissait dans un socle d'acajou, une patte en l'air, la tête oblique, et mordant une noix, que l'empailleur par amour du grandiose avait dorée. Elle l'enferma dans sa chambre. Cet endroit, où elle admettait peu de monde, avait l'air tout à la fois d'une chapelle et d'un bazar, tant il contenait d'objets religieux et de choses hétéroclites » G. Flaubert (1966, p.60).

La chambre demeure un lieu où des choses en général insignifiantes, routinières, se transforment en des choses saintes et inaccessibles. Cette entrée du perroquet marque alors un changement profond, une volonté de s'affirmer envers son oiseau, introduit par le verbe « enfermer ». Nous pouvons penser que si l'héroïne introduit l'oiseau empaillé dans sa chambre, chose qu'elle ne fit jamais du vivant de l'oiseau, parce que Félicité ne laissait jamais entrer quiconque dans sa

chambre. Cette chambre est sacrée pour elle, mais en devenant lumière, Loulou accède enfin au droit d'y pénétrer. En étant empaillé, Loulou renaît ainsi sous la forme de l'existence la plus sublime. Plus le perroquet est possédé par Félicité, plus il est un être supérieur communicatif : « Ils avaient des dialogues, lui, débitant à satiété les trois phrases de son répertoire, et elle, y répondant par des mots sans plus de suite, mais où son cœur s'épanchait. Loulou, dans son isolement, était presque un fils, un amoureux » G. Flaubert (1966, pp.57-58).

Ici, Félicité s'éloigne du monde réel et éprouve un amour plus fort et plus profond pour le perroquet. De ce fait, il n'y a plus de barrières entre l'héroïne et Loulou. Leurs moments d'intimité ne peuvent avoir lieu que dans le cas d'un couple amoureux, puisque le perroquet est considéré comme un compagnon, voire un fils, presque égal à l'homme. Les « dialogues » apparaissent comme un pilier de la relation, mais aussi de l'épanouissement de ces deux partenaires. C'est aussi la base de la vie à deux et de l'instauration d'une complicité profonde. Il est important de souligner que le couple sait s'écouter : « une seule voix arrivait maintenant à ses oreilles, la voix du perroquet » G. Flaubert (1966, p.57). Il est évident que cet amour est profond et exceptionnel qui ne cherche pas à dominer l'autre, mais plutôt à se comprendre pour cheminer ensemble, être attentif au cœur, à l'âme de l'autre en écoutant attentivement ses mots. L'élévation de l'oiseau au statut relevant de la sainteté est une conséquence de son empaillage ; Loulou sert à la gloire du Saint-Esprit inaccessible, objet divin, au moment où il meurt et devient un « objet ».

L'amour de Félicité pour le perroquet est un amour évolutif. Il implique une proximité affective, une complicité, exige de l'écoute et engendre la nécessité du progrès de Félicité. C'est pourquoi il passe en effet du stade physique, presque charnel au moment du vivant de l'oiseau, au stade spirituel, dès lors que l'empaillage du perroquet se réalise. Cet amour se construit progressivement et son but est de résister précisément au désespoir, de rendre Félicité capable de

dépasser de nombreuses épreuves apparemment insurmontables et de s'émouvoir devant la possibilité du bonheur céleste.

Conclusion

La Résilience implique chez Félicité souffrance, transformation, apprentissage et dépassement dont la finalité est de marcher vers le secours des autres pour ne pas se laisser s'écrouler. Il s'agit de commuer son désespoir initial en espérance, c'est-à-dire transformer l'obstacle en tremplin, la fragilité en richesse. Malgré une vie difficile et les pires épreuves inimaginables, Félicité parvient toujours à se remettre et à trouver le bonheur auprès du perroquet, cet « aimé » semble un représentant du Saint-Esprit, intermédiaire pour transformer l'amour physique en amour spirituel. Elle affronte les événements graves et en ressort plus forte de ses expériences, à rester optimiste et confiante en la vie. Elle triomphe des traumatismes qu'elle a subis comme le viol, les deuils. Elle dégage ainsi la positivité de soi. La résilience apparaît chez Félicité, selon la conception de B. Cyrulnik (1999, p.11), comme « l'art de naviguer dans les torrents » un mouvement de bascule transformant le trauma familial en souffrance vivable, autrement dit les souffrances ne sont qu'une stratégie et un moyen pour parvenir à la transformation de Félicité, passant du passif à l'actif, d'une fille misérable à une servante digne de considération et de respect. Cette résilience transformative, qui « fait grandir », semble le barrage à la société misérabiliste et fataliste en portant un message d'espoir, une sorte de phénomène qui mène vers la croissance post-traumatique positive. Elle permet d'offrir au personnage la perspective d'entrevoir des soleils et de réécrire positivement sur les ruines de la vie, par la sublimation de soi.

Bibliographie

- ARIES Philippe. 1975. *Essais sur l'histoire de la mort en Occident du Moyen Age à nos Jours*, Paris, Seuil, « Points ».
- BETTELHEIM Bruno. 1972. *Le Cœur conscient*, Paris, Robert Laffont.
- BOUSTANI. Carmen. 2003. « Retour au corps maternel et à la langue des origines dans la Maîtresse du notable », *Effets du féminin*, Paris, Karthala, pp.77-89.
- CHTCHARANSKI Nathan. 1988. *Tu ne craindras pas le mal*, Paris, Grasset.
- CONSTANS Ellen.1999. *Parlez-moi d'amour : le roman sentimental : des romans grecs aux collections de l'an 2000*, Limoges, PULIM.
- CYRULNIK Boris. 1999. *Un merveilleux malheur*, Paris, Odilon Jacob.
- EDWARD Susan. 1996. *Des hommes qui aiment*, Paris, Bayard Editions.
- FAUVE-CHAMOUX Antoinette. 1984. « Les structures familiales au royaume des familles-souches : Esparros », *Annales (E.S.C.)*, 39, pp. 513-528.
- FISCHER Gustave-Nicolas. 1994. *Le Ressort invisible ; vivre l'extrême*, Paris, Seuil.
- FLAUBERT Gustave. 1966. *Un Cœur Simple*, Paris, Gallimard, collection Folio.
- FRANKL Viktor. 1988. *Découvrir un sens à sa vie*, Québec, Editions de l'homme/ Actualisation.
- GUEDENEY Antoine. 1998. « Les déterminants précoces de la résilience » dans B. Cyrulnik (dir.), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Hommes et perspectives, pp. 13-26.
- PROPP Vladimir. 1973. *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, coll. Poétique.
- REUTER Yves. 1997. *Analyse du récit*, Paris, Dunod.
- SAUTERAUD Alain. 2012. *Vivre après la mort : psychologie du deuil*, Paris, Odile Jacob.

VANINSTENDAEL, Stefan et LECOMTE Jean. 2000. *Le bonheur est toujours possible- Construire la résilience*, Paris, Editions Bayard.

VANINSTENDAEL Stefan.1998. « Clefs pour devenir : la résilience. Les Vendredis de Château-vallon, novembre, Genève : *Les cahiers du BICE*, 1996, pp.9-15.